

A corps perdus



Mémoire du vieil âge de l'enfance"

Behja Traversac

"Tant que le mot est dans ta bouche, tu en es le maître.
Une fois sorti de ta bouche tu en es l'esclave".
Dina

J'avais perçu le geste, le mouvement, les premiers mots de dévoilement, à une autre. Peur que Léa ne révèle ce que je venais de lui dire. Je ne voulais pas que ce que je venais de lui demander puisse être répété à quiconque, car cela ne concernait qu'elle et moi, car le sens était évidemment secret. Réaction compulsive : une expression, très lointaine, entendue dans l'enfance a surgi, spectre de violences présentes. Une expression irrémissible : "Si tu lui dis, je te tue". Pour arrêter Léa, les mots ont jailli, incontrôlables, lors même que j'avais depuis longtemps autopsié leur portée symbolique, que je les avais condamnés ... à perpétuité, pour le sens, les sens sur la faute inexpiable, l'indignité ineffaçable, le châtimeut ultime du pécheur, du relaps, du coupable, du paria, du contestataire, du hors normes ...

L'enjeu de notre échange, Léa et moi, n'avait en soi rien de grave, ni même de vraiment important. Presque une peccadille.

A corps perdus

Une interrogation sur un objet donné, cadeau. Presque une plainte voyant l'autre le porter (même pas porter sur elle, seulement dans son couffin). Je ne donne jamais ce qu'on m'offre, je n'aime pas que l'on donne ce que j'offre. Ce serait un tel déni de tout. Mon inquiétude, mon étonnement, injustifiés en réalité. Alors ces mots, prononcés peut-être pour la première fois, entendus souvent dans l'enfance, ont fait irruption, se sont interposés entre nous et je ne pouvais plus les rattraper. Ils se sont imposés comme l'unique possibilité de préserver quelque chose d'impartageable. D'une relation binaire qui ne pouvait souffrir l'ingérence d'une troisième personne.

Seul moyen, empêcher les mots de Léa, vite, sans réfléchir, car l'heure n'était pas à la réflexion, mais à l'urgence de se sauvegarder, de sauvegarder une certaine intégrité de sa personne, d'elle, d'elles, de moi. Ses mots dévoilés à une autre, c'était une trahison de l'intime. Ils auraient fait violence à la personne même qui aurait entendu la répétition du propos car elle en était l'objet-incident. La violence nous aurait en définitive atteintes toutes les trois. Mais Léa aussi avait sans doute subi une première violence, celle de mon doute primaire.

Puis le temps a renvoyé à l'oubli le souvenir de cet instant, court, éphémère mais intransigeant. J'avais porté la gêne inexprimable, le regret de ces mots vite dits, qui s'étaient faufiletés là, sans crier gare, par on ne sait quels interstices de la mémoire, celle de ce vieil âge de l'enfance qui fait éternellement escale en nous. Pourquoi cette phrase-alerte serait-elle sortie de moi ? Pour témoigner de quoi ? De la peur ? Celle qui fragilise si fort qu'on ne la voit pas même lorsqu'elle pointe son nez phosphorescent au travers des barreaux de la vie ? Celle qui obstrue les lucarnes de nos violences intérieures ?

Plus tard, lorsque Léa me reprocha de lui avoir posé cet interdit, avec ces mots inattendus, qui l'avaient tant perturbée, étrangers à l'amie qu'elle connaissait, j'étais restée muette, figée sur l'interrogation que j'avais refusée jusque là sur le " je te tue ", sur mes peurs multiples des violences entendues, des violences octroyées, des

A corps perdus

violences qui broient les êtres et broient les peuples, des violences souillées de silence ; peur d'avoir perdu l'éthique première, l'amour premier, de perdre quelqu'un, pas seulement quelqu'un mais tant de choses en ce quelqu'un.

*L'été
Saveur de craie
Crisse sur le sentier
Nos bras
Léchés par les flammes
Tendus
Vers ce versant d'ombres
Où loge la mémoire*